

« Une petite voix enchantée »

*Journal fictif d'une
morte bavarde*

Sylviane Rabetsarazaka

Sylviane Rabetsarazaka

Journal fictif d'une morte bavarde

© Sylviane Rabetsarazaka, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6044-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'IDÉE
(Novembre 2019)

Alexandre était le seul que j'avais mis dans la confiance.

34 ans, 9 mois, 12 jours Vendredi 29 mars 2024

Un événement m'a rappelé combien je suis libre et fragile. Une ambivalence digne du plus profond déchirement que j'éprouve quant à mon humilité. Comment témoigner de cette humeur ou plutôt de ce qui demeure fulgureusement arrogant au fond des choses ?

Il faudrait que l'hémisphère Sud et le Nord s'alignent pour que nos esprits fusionnent.

J'imagine deux galaxies s'affronter dans le néant toxique de mon épiderme, couche superficielle et mortelle de mes ruines.

Je suis dans ce monde que le jeunisme a emporté : tabac froid et sourire édenté. Il y règne la caducité dont l'existence foudroyante a abîmé les autres ; et je fais partie de ces autres que la maladie a touché avant que d'avoir pu développer le goût de la vie.

L'idée que j'ai eue m'a traversée lorsqu'Antonin a souri, huit dents en moins, la gencive abrasée. Je n'ai pour salut qu'un espoir aussi vieux que moi-même. Autant dire que c'est couru d'avance. Ce serait comme promettre la réincarnation à ceux qui ne sont pas nés au lieu de les protéger du mal de vivre. Hier encore, Alexandre récitait des mots ourlés au travers d'une poésie en dentelle. Son anglais si juste et ses accents toniques m'ont cueillie.

Je me revois le samedi 16 novembre 2019. J'avais pris une décision grave qui allait changer mon destin. Et voilà qu'il me semble le prendre en mains. Pourvu que j'y puise l'aveu de ma faiblesse, et la reconnaissance qui m'est chère, que l'on ne me donna pas... Pourvu que je puisse y trouver la seule résolution d'une convalescence.

Me voici, carnet d'Antonin sous le coude, clavier sensible sous les doigts. J'ai raconté l'idée d'écrire, je décrirai la naissance de ma raison d'y jeter l'encre : que la tache crée, dans la liqueur épaisse de mon sang, un tourbillon d'âmes

tournoyant, vertigineux, au-delà de ce corps-absence, dont le sexe a déserté en quittant celui de la mère.

Je ressens la faim insatiable des miraculés et me pose la question du bienfaiteur qui a mené ici mes pas. On dit que tous les miracles ne sont pas divins. Je crois en l'éternité d'un corps-scaphandre qui me relie aux rêves de la nuit dernière, quand mon visage approchait le reflet du miroir pour se transformer courageusement en cette projection, tandis que celle-ci se couvrait d'un masque de papillon de nuit, mauvais présage que je brisais à la force de ma voix performative. Une injonction suffit pour qu'elle se réalise par la force de ma volonté.

J'ai fait la liste de mes prémonitions :

- Une rechute
- L'extinction de nos voix à force d'aveux
- La chair de mon enveloppe qui durcit comme un cuir
- Mes cheveux aux épaules
- Un cheveu gris par saison qui tombe avec l'automne
- Une première étreinte qui ne convoque pas nos sens
- Nos capiteux parfums d'Orient dispersés dans un baiser
- Le juste retour du karma et l'équilibre parfait d'un avenir réjouissant.

30 ANS
(2019)

Puisqu'il faut commencer quelque part et se tromper dans les commencements.

30 ans, 4 mois, 30 jours Samedi 16 novembre 2019

Je ne suis pas en paix. J'ai besoin de silence. D'un silence de mort. J'ai besoin de lieux désertiques où l'on ne peut trouver un siège. J'ai besoin d'être debout sans toucher le sol. J'ai besoin de rêver la nuit et d'être brusquement réveillée par la peur que ce rêve convoque pour profiter d'un aparté. De ceux que le corps connaît quand tout le monde est endormi. Je voudrais que le silence murmure une langue étrangère que les passants de ma rue reconnaissent comme le signe que l'on ne doit pas ouvrir la bouche mais la ligoter. J'ai besoin que les voix que je perçois et que ma vision de ces êtres errants entre la vie et la mort ne signifient qu'un rêve éveillé, délire passager sans conséquence.

Un coup de tonnerre, une divagation, un cauchemar méprisant les êtres qui composent cette Terre.

La schizophrénie ne scinde pas en deux, elle crée de la place pour être seul face à la société bien pensante, un monde à part.

Dans les années 1940, Antonin signait du nom Nalpas. Moi, je m'identifie à un petit rongeur et je me crois rouée. Il me semble que j'entends tout - sans doute est-ce vrai - dans le secret de mon apparence minuscule.

30 ans, 9 mois Mardi 17 mars 2020

Premier jour de confinement. La première victime du Covid est décédée le 25 février dernier.

Je suis pénétrable aux informations, alors je les évite.

Accoudée à mon petit bureau noir en métal, j'ai dessiné mon autoportrait au stylo Bic. Des traits marqués par la souffrance précoce dont j'ai hérité avec mon nom.

Une chevelure dense, à hauteur des épaules.

Je ne sors que pour marcher avec un papier prouvant mon identité et l'activité qui mérite que je pose un pied à l'extérieur de mon domicile.

En roulant à vélo, j'ai déchiré mon jean préféré et je l'ai souillé.

Picard me nourrit et malgré des bols à ras bord de yaourt grec, de madeleines et de bananes écrasées, je perds peu à peu sept kilos, puis six autres. Je ne fais plus mes besoins et refuse désormais la nourriture.

Mon amaigrissement va de pair avec la croyance que j'ai que l'on va m'empoisonner. En toutes choses, je me force. Je croirais que le café de la boulangerie est un puissant somnifère puisque je m'endors quand je ne somnole pas, le regard rongé des remords de mon blasphème à l'enseignement, le cœur creusé d'avoir pompé trop de sang pour me tenir en vie.

Quand j'accepte une brochette de viande, il me semble dévorer ma propre famille.

Pour la première fois, les ustensiles de cuisine me font peur.

Je me rends chez l'ORL et tout ce qui attire mon attention, ce sont les ciseaux sur la table.

Comme si je ne pouvais empêcher mes pensées d'associer tout objet effrayant à un fait divers macabre.

Artaud l'écrit si bien : « Ma fatigue est occulte. » Quelque chose de surnaturel, en effet, me torture et m'encombre d'une présence hallucinatoire.

31 ans, 4 jours Dimanche 21 juin 2020

Je n'arrive plus à respirer. On me conduit à l'hôpital.

Habillée d'une blouse, ayant complètement rompu avec la réalité, je me réfugie dans la chambre des autres patients que je confonds avec ma famille. Je pèse 44 kg. Je suis maigre. Le personnel soignant demande à la demoiselle que je suis de ne pas déranger les autres patients dans leurs chambres respectives. On me lave avec un gant et un savon. Mais le gant ressemble plutôt à une enveloppe rêche où l'on passe la main. Il n'a pas la forme de la main. Il est rectangulaire. Je me

dépêche pour mes actions du quotidien, autant que ma motricité le permet. Les infirmières parlent toujours très fort, comme si elles craignaient d'être inintelligibles. Je suis lucide. Je cherche à rentrer chez moi, pourtant je pressens que ça ne va pas être donné. Je ne connais pas ce nouvel hôpital. Je n'ai pas de visite ni d'affaires sur place. Seulement cette blouse que l'on m'attache et que je ne peux pas détacher moi-même, sauf à débrancher mes appareils. Je n'hésite pas à le faire pour me sentir libre. Je n'ai pas l'heure sur moi. J'ignore la date. Le Covid me semble une supercherie. J'ai peur de quelque chose. J'ai peur qu'on me coupe les jambes. J'ai peur de finir en fauteuil roulant.

J'ai fait un accident de voiture. Peut-être que c'est ce qui me rend dépendante du service hospitalier dont j'ignore le nom. Ce que j'ai est grave. Ce n'est que le début de quelque chose de plus grave que je devine.

Je n'ai pas seulement peur d'être handicapée à vie après cet accident, même s'il s'est passé plusieurs semaines depuis. Je crains de me faire assassiner. C'est un de ces cas où l'on aimerait fuir, alors que l'on n'est nulle part chez soi. Alors que l'hôpital promet l'anonymat.

Partir à tout prix tandis que l'on se résigne à être nomade.

Je suis mélancolique. On me prescrit des électrochocs. Je ne les ferai pas. Je suis prise d'une embolie pulmonaire bilatérale et l'on demande mon transfère en cardiologie.